

**RAPPORT FAIT À
L'INSTITUT
HISTORIQUE DE
FRANCE ... SUR LE
LIVRE NOZIONI...**

Ernest-François-Pierre-Hippolyte
Breton





511. 12^{bis}

A
I

RAPPORT

FAIT À L'INSTITUT HISTORIQUE DE FRANCE

par son président

M. ERNEST BARTON

sur le livre

NOZIONI SULLA REZIA

DALLE ORIGINI ALLE TRE LEGHE

di

DAMIANO MUIONI

RECEVU À L'IMPRIMERIE, DÉPOSÉ À L'INSTITUT HISTORIQUE DE FRANCE, — TOME IV — 17^e SÉRIE — LIVRAISON DE MAI 1904

MILAN

TYPOGRAPHIE DE BENNETTI FRATELLI PAR S. GIARDINI

1904.



5

1

1



511
12⁶⁴²

RAPPORT

FAIT À L'INSTITUT HISTORIQUE DE FRANCE

par son président

M ERNEST BERTON

sur le livre

NOZIONI SULLA REZIA

DALLE ORIGINI ALLE TRE LEGGE

di

DAMIANO MUONI

—————

DEPOSITÉ EN VERTU DE LA LOI, AU BUREAU CENTRAL DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
LE 17 — 1868 — LIBRAIRIE DE LA RUE 101.



MILAN

TIPOGRAFIA DI EMILIO BIANCHI PER F. GARIBOLDI

1881.

OPUSCOLI HISTORICI DE R. DONATO PIRONI



Lettere scritte da Eugenio di Savoia a D. Carlo Strozzi di Montecatini, conosciute e pubblicate da alcuni cron. topograf., Modena, 1861

Stato delle Terre d'Italia dal medio era infino a noi, e Topographia Spinea, Milano, Francesco Colombo, 1828.

Governatori, Luogotenenti e Capitani generali dello Stato di Milano dall'anno 1480 all'anno 1818. Milano, Francesco Colombo, 1826

Memoria Storica di Ardigianò, con un cron. sulle terre raccolte dall'Autore. Milano, Tipografia dell'Orphanotrofo di Ghisla, 1861

Considerazioni Storico-Geografiche sulle Pene Capitali. Milano, F. Garzoli, 1862

Notizi sulla Storia delle origini alla tre luglio. Milano, F. Garzoli, 1863.

Lettere de Charles IX roi de France au pape Pie IV (1565). Paris, L. Thoms et C^e, rue de Paris, 16, à Saint-Germain.

Scrizia de l'antichissimo, Journal de l'histoire historique de France par l'auteur, 1661-1662

Stato ad altri cron. dell'agro milanese, studi storici con note e documenti, Milano, F. Garzoli, 1864



Messina!

Séparée du reste du monde et presque au centre de l'Europe, d'ailleurs, à des milliers de mètres au-dessus du niveau de la mer, une contrée des plus imposantes, hérissée de montagnes insurmontables et peuplée à son tour la plupart des forces qui arrosent l'Italie, la France et l'Allemagne. Cette contrée s'appela la Rhélie et comprenait, dans l'antiquité, la portion orientale de la Sicile, une grande partie de la Sardaigne, de la Sardine, du Tyrol, du pays de Ténos et de la Thésalie de Naos, par une étymologie qui nous paraît un peu forcée, doit retrouver dans le nom du maître des Grecs, une trace de celui des malheureux Rhélie qui, chassés de leur terre natale, virent y chercher un refuge.

Les Rhélie, autrement appelés Tyrréniens, Strabon ou Tyrrénos, étaient des peuples italiens de temps immémorial en Italie et dont le nom fut transformé par les Grecs en celui de Tyrréniens, et par les Latins en celui de Tyrréni ou Tyrrénos. C'est dans l'Étrurie centrale qu'ils avaient fondé leurs deux cités de Lavinium, et c'est de là qu'ils répandirent des colonies dans les parties de la Sicile occupées déjà par les Phocéens, les Ombriens et les Liguriens.

Les historiens se sont livrés à de nombreuses conjectures sur l'origine de ces peuples. Les uns, comme Samuel Bochart, Marin Gaurinacci, Scipione Maffei, Adriano Marcehi, Symon-que, etc., les faisaient arriver de l'Orient, les autres Syriques, Chanaanéens ou Philistins; d'autres, tels que Nicolas Fréret, Jacopò Bernabè, Barleth, etc., les croyaient partis du Nord, voulurent reconnaître en eux un rameau du grand arbre celtique; d'autres enfin, suivant l'opinion d'Hérodote, les regardèrent comme ne faisant qu'un avec ce peuple libyen par ses migrations, avec les *Phéages* ou *Phéliges*, qui, d'abord nomades et nomades, s'établirent ensuite à Gamarra et à la culture et qui, provenant de Tyrrie, dans la Mésopotamie ou Lybie méridionale où ils s'étaient réfugiés pour se soustraire à l'invasion égyptienne, avaient été nommés *Mécones*, *Lybiens*, et plus ordinairement *Phéages-Tyrriens*. Cette dernière opinion, adoptée par Niebuhr et Lapprete, est la plus généralement acceptée. Le dernier de ces illustres savants allemands fait remarquer que plus les inscriptions étrusques remontent à une époque reculée, plus elles se rapprochent de la langue grecque avec laquelle elles finissent par se confondre. Il fait cependant remarquer que beaucoup d'esprits distingués croient que ces colonies descendues en Italie sont toutes italiennes, que l'immigration des Grecs leur a fait reconnaître sous leurs l' honneur d'avoir les premiers peuplé et civilisé l'Italie, tandis qu'il n'est pas même bien certain que les Phéages fussent originaires de la Grèce. On prétend d'ailleurs que les Phéages qui, sous divers noms et sous la conduite d'Ulysse et de Proculus, furent le pied sur le sol de l'Italie, environ 1300 ans avant Jésus-Christ, et que d'autres continuèrent à divers intervalles, guidés par des chefs plus ou moins fabuleux, bien qu'ayant fondé Carthage et diverses autres villes et construit ces murailles d'une masse si imposante qu'elles reçurent le nom de cyclopéennes, n'acquirent jamais à se constituer en une véritable nation et à avoir une existence politique. Affaiblis par des guerres continuelles et exterminées, les Phéages furent bientôt dispersés et se sentirent confondus avec leurs vainqueurs.

Quoi qu'il en soit de ces diverses opinions, on ne peut mettre en doute le séjour des Phéniciens en Italie, séjour attesté par tant de monuments épigraphiques; mais ce qui est moins certain, c'est qu'on aille chercher en eux les plus anciens auteurs des diverses races italiques, et encore moins des Étrusques qui ne s'apparurent pas plus tôt de l'affleurement de nos tribus nomades, qu'ils furent les premiers à se lever pour les chasser; rétablissant leur autorité, ils retrouvèrent la puissance et la civilisation de leurs premiers maîtres, les anciens Tyrrhéniens. En somme, il faut reconnaître avec Deane d'Alghero et beaucoup de savants plus modernes, que si l'on ne peut affirmer que les Étrusques aient été autochtones, on doit avouer que leur origine est enveloppée dans une obscurité qu'on ne peut guère espérer de voir jamais se dissiper.

En l'an 137 de la fondation de Rome (505 avant J.-C. environ), Ardabari, roi de la Gaule celte, se battrant du trop plein de la population soumise à son pouvoir, engagea ses deux armées, Sigorens et Bellouens, à commencer avec eux le nombre qu'ils voudraient de ses vassaux de l'un et l'autre sexe à la recherche de contrées plus vastes et plus fertiles. Sigorens fut pour sa part les faibles Liguriens, et les autres, plus nombreux à Bellouens, lui indiquèrent le chemin de l'Italie. Saivi de nombreuses tribus de Liguriens, d'Arvernes, de Carnutes, d'Élèves, d'Arbères et d'Allobroges, le chef gaulois franchit les cols inaccessibles des Alpes, traversa le territoire des Tauriniens, défit les Étrusques près de Tusc, et s'étant établi dans le pays des Insubriques, y joignit l'un en voit Plus, les habitants de la ville de Milan. M. Meunier croit que Bellouens ne fit qu'aggrander un oppidum étrusque déjà existant. Bientôt les cinquante tribus réunies par d'autres tribus gauloises, des Cenomans, des Séquans, des Boiens, des Lingons, des Séquanes, et tous ensemble occupèrent le vaste territoire situé entre le Pô, les Alpes et l'Apennin, dont ils choisirent les anciens habitants qui, sous la conduite d'un chef nommé Rhaet, se retirèrent dans les régions montagneuses qui portent le nom de Rhaetie. Heun Leo et d'autres historiens

pensant que ces peuples ne devaient que remonter au berceau d'où ils étaient sortis descendus.

Encore ignorés, beaucoup de noms de lieux de cette contrée rappellent ceux de la patrie qu'ils avaient dû abandonner : dans Lucie et Ardre, il est facile de reconnaître Lucanum, Ardis, principales villes des Volques; Thion, dans la vallée de Dombach, est l'ancienne Treva Altorum, et Aarndelen, au débouché de la Via Mala, ne peut être d'autre dynastie que le nom des Avars.

Les ennemis conservèrent une haine implacable contre ceux qui les avaient chassés et avaient donné à la terre conquise le nom de *Sancti Cypriani*; ils ne cessèrent de leur faire une guerre acharnée à laquelle les Romains, devenus maîtres de l'Italie entière, voulurent mettre fin. César, Drusus, Tibère, les attaquèrent successivement, et une vaste milice, venue de la voie Aurélienne, traversa leur pays. Pour s'échapper de leur reduite, les Romains y envoyèrent des procureurs munis des pouvoirs les plus étendus; parmi eux figuraient les deux Drusus, oncle et neveu, et Titus Sempronius Gracchus. Les procureurs furent remplacés plus tard par deux sénateurs, l'un civil, l'autre militaire; Annius fut gouverneur militaire de l'Hyrie et de la Rhénie, quand, en 170, il fut proclamé empereur par l'armée. Au temps de Constantin, et jusqu'à l'an 407, le Rhénie, réuni au Valais, était à un préfet qui résidait à Nîmes avec le titre de vicaire d'Italie, et avait aussi sous son commandement la Ligurie, l'Émilie, la Flaccie, le Picenum, le Venetie, l'Istrie et les Alpes Cottennes.

On ignore l'époque précise de l'introduction de la religion chrétienne dans la Rhénie, bien qu'une tradition lui donne pour premier apôtre, sous le pontificat de saint Étienne, saint Lucius, fils de Colla, roi de la Grande-Bretagne, qui, en compagnie de sa sœur, sainte Radegonde, se serait dirigé vers l'Italie, sans avoir été arrêté par le martyre à Coire. (un allemand élève), l'ancienne Curia Altorum, dès le 1^{er} siècle, fut fondé dans cette ville un diocèse qui, plus tard, fut soumis à la juridiction ecclésiastique du métropolitain de Nîmes. Arimon 1^{er}, évêque de Coire, assista, en 451, au concile

cité de Chalcédoine. Encore trois siècles plus tard, saint Colomban ayant fondé à Disentis un fameux abbaye de bénédictins, le christianisme se répandit plus rapidement dans les vallées et les montagnes de la Rhétie où il devait, au x^e siècle, être attaqué par les missionnaires de Zéang et de Colas.

Remontons à l'histoire civile de la Rhétie. Après la chute de l'empire romain, cette contrée eut à subir les incursions des Allemands, des Huns, des Goths, des Ostrogoths et des Francs, et cela se comprend, car c'était à travers ses montagnes que serpentaient les chemins conduisant au beau pays d'Italie. Survint les traces des premiers envahisseurs, les vœs laques, aux v^e et vi^e siècles, traversèrent comme aux les Alpes rhétiques, et les monts ne leur opposèrent pas pour calmer leurs projets ambitieux. Charibert annexion l'indication de mettre fin aux discordes qui étaient nées entre les deux lombards, après la mort d'Alboin; Pépin et Charlemagne se posèrent en défenseurs des souverains Pontifes contre Asotphe et Balth. Une des premières peccies de Conrad I^{er}, l'empereur 919, il monta sur la throne d'Allemagne, fait de se rendre maître de la Rhétie pour, de là, pouvoir tomber sur l'Italie. Au x^e siècle, l'empereur Otton le Grand, voulant opposer à la puissance de ses grands vassaux l'influence de ceux jusqu'à alors importants, accorda de nouveaux privilèges à des familles nobles de la Rhétie, et principalement aux seigneurs de Colas, auxquels il donna, en 919, Pläwenz dans le Valgais, et avec la commune de Zillis, la plus ancienne église de la vallée de Schams. Ces derniers, à mesure que leur territoire augmentait, persistèrent à s'étendre encore au delà du versant oriental de leurs frontières alpines, et, à plusieurs reprises, envahirent la vallée Feltre ou Nuits principia qui, par des chartes de Frédéric I^{er} et de Henri VI, vint être concédée aux habitants de Côme. A la suite d'une de ces incursions, les Comasques prirent à leur tour l'offensive, et, en 1129, forcèrent Arnold, comte de Matsch, évêque de Coire, à demander la paix. Cette leçon ne profita pas aux Rhétiens qui, dès 1139, recommencèrent leurs incursions, et s'emparèrent quelques parties supé-

neuves de la Vallée, dans lesquelles, du reste, ils ne parurent se maintenir longtemps.

C'est de la Rhète, et par un passage encore plus difficile alors qu'aujourd'hui, par la Via Mala, que nous a vu bien dépêché récemment notre collègue, M. Girard-Monod, et qui traverse le Splégion, que Frédéric Barberousse, au x^e siècle. Et plusieurs fois, en Italie, ses descendants se firent à ce bon pays et se peu profitable à l'envahisseur, et qui aboutissent pour lui à la sanglante défaite du 28 mai 1176. La Rhète ne tarda pas pour les armées de son adroit fils, Henri VI, et de son petit-fils, Frédéric II, le plus Marce, après lui, des princes de la maison de Souabe. Après la mort de Manfred et le supplice de l'infortuné Conradin, décapité à Naples en 1268, la maison de Souabe cessa d'exister. De ce jour, la partie de la Rhète qui forme aujourd'hui le pays des Grisons, fut incorporée à l'Empire germanique et partagée en divers fiefs, elle se vit alors en butte à la tyrannie et aux déprédations des seigneurs de Werdenberg, de Montfort, de Toggenburg, des barons du pays, de Bismance, d'Aspermet, et d'une foule d'autres seigneurs réunis dans leurs burgs comme les vautours dans leur aire. Ce malheureux pays ne fut pas plus épargné par les évêques de Coire et de Fribourg, et surtout par les évêques de Coire qui, grâce aux larges concessions faites par Charles le Gros, Othon I^{er} et Othon III, et plusieurs autres monarques étendant leur juridiction, d'un côté sur le territoire helvétique, de l'autre sur l'Ebn et le Tyrol.

Telle était leur puissance, même à la guerre, que l'un d'eux, Henri de Montfort, battit, en 1225, sur l'Ebn, le terrible Euzébe, le puissant chef des Gobelins de Lombardie, qui, traversant le Splégion, avait tenté de pénétrer plus loin dans les vallées de la Rhète. En 1288, un autre évêque de Coire, de la même famille, Frédéric de Montfort, se prit de la dispute de son frère Guillaume, évêque de Saint-Gall, contre l'empereur Rodolphe de Habsbourg. Tombé dans les mains d'un comte de Werdenberg qui, bien que son comté, était tout dévoué à l'empereur, l'évêque de Coire fut enfermé dans une forteresse, et il, pour s'en

échapper, une tentaine que lui coûtâ la vie; la corde qu'il avait fabriqué avec ses doigts s'étant rompue, l'infortuné perdit son bras sur les rochers. Plus heureux que son frère, l'abbé de Saint-Gall avait réussi à se soustraire à la colère de l'empereur, et il remonta sur son siège le jour même où son implacable ennemi expirait, le 12 juillet 1291.

La Valteline, aussi bien que le pays voisin de Chiavenna, fut toujours une pomme de discorde entre ceux qui, de chaque côté des Alpes, se disputaient sa possession, et les évêques de Coire ne réussirent guère, jusqu'à lui, à s'en emparer des chartes de Lotaire, d'Ugo et de Bruno II, qui l'avaient cédée aux Comasques; mais, lorsque Côme fut passée sous la domination des seigneurs de Milan, Azzone Visconti, ne voulant plus supporter ces incursions venant, chez les Rhétiens, en 1339, à abandonner leur conquête. Une nouvelle tentative qu'ils firent pour y rentrer échoua devant les armes de Galéas II.

A la mort de son père Bernabé Visconti, dévot et compassif au château de Treviso, en 1388, par son cousin Gian Galeazzo Marie Visconti, Gian Mastino s'était retiré après que de vains vœux, et, après diverses vicissitudes, il parvint à trouver un refuge près de l'évêque de Coire, Hermann comte de Werdenberg. Reconnaisant de cette protection, le jeune prince, par une charte datée de Coire, à juin 1403, cède à l'évêque la Valteline et les communes de Bormio, Chiavenna, Pizzo et Poschiavo, et l'évêque, à son tour, lui promet de l'aider des ses deniers et de ses armes à reconquérir l'héritage paternel. Ces deux engagements devaient rester également inaccomplis; l'évêque, d'un côté, n'osant pas de force à lutter avec les puissances du nord des Alpes, et de l'autre, Gian Mastino ne pouvant disposer d'un territoire qui n'était pas même appartené à son père. Mastino mourut l'année suivante; mais sa mort ne fit pas oublier aux Rhétiens cette prétendue cession, qui servit de prétexte à de nouvelles incursions. Leurs principales tentatives sur la Valteline furent celles de 1439 et 1498.

A la suite des événements qui dirigèrent le Lombardie, la Valteline passa de nouveau, en 1512, au pouvoir des Gr-

sons, la possession leur en fut confirmée par François II Sforza, en 1524, et, sauf quelques interruptions dans le cours du xvi^e siècle, ils n'y manquèrent jusqu'en 1797, époque où cette contrée fut réunie à la République cisalpine.

En 1403, Bellinzona était devenue la proie d'un autre chef rhétien, le comte Albert de Sax, qui de son château de Alaco, dominait les vallées de Mesolcina et de Lugnetto; mais son fils Henri la rendit au duc de Milan sur la promesse de compensations que, plus tard, il eût eues en vain.

Le commerce d'origine et de race, l'affinité de langage, le contact immédiat de la Rhétie avec plusieurs provinces italiennes, avaient produit entre les deux pays une mutuelle sympathie et lié entre eux d'étroites relations d'intérêts. Peu à peu, les Rhétiens ayant cessé d'être redoutables à la Lombardie, obtinrent de pouvoir lui emprunter les denrées de première nécessité qui manquaient à leurs montagnes. L'impératrice Marie-Thérèse, recevant avec la Rhétie la ligne contractée en 1636, et confirmée en 1716, consentit, par un traité du 11 mai 1763, à l'importation annuelle, dans ce pays, de 1500 charges de foin et de ris, à répartir entre les communes situées vers les sources de l'Ino et du Rhodan.

Revenons à l'époque où les Rhétiens gémissaient encore sous le joug de leurs seigneurs. L'exemple des Suisses, leurs voisins que le Sicaire de Guillaume Tell rendit d'instinct à la liberté, leur fit comprendre que rien n'était impossible au courage soutenu par la justice de la cause, et ils résolurent, eux aussi, de secouer le joug.

Heureusement, dans la plus grande partie de la Rhétie, le germe de la liberté n'eut pas besoin d'être éveillé par le sang; ce n'était pas seulement le peuple qui éprouvait le besoin d'un gouvernement plus doux et plus modéré, beaucoup de seigneurs, mais par leur intérêt ou par la cruauté, se prononcèrent aussi pour la cause de l'humanité.

Étival, baron de Rhodomo et parent du comte de Tuggenbourg, eut en quelques contestations avec Hermann de Wandenberg, évêque de Coire, que nous avons vu protéger le jeune Gian Martino Visconti; secondé par l'abbé de Disentis et par les habitants libres de Glaris qui, dès 1322, étaient so-

trio dans la considération amant, il vint mettre le siège devant Coire et en chassa l'évêque; mais ses succès furent de courte durée, et le pape put rentrer dans toutes ses possessions. Le siège ne fut cependant pas perdu pour celui-ci; il comprit combien il lui était difficile de défendre seul tout le vaste domaine de son église, disséminé dans diverses vallées, et parées entouré de terres ennemies. Ce fut alors qu'il parvint à son père, le comte de Werdenberg, de contracter entre son et avec leurs vassaux une alliance qui augmentait leurs forces. Le traité fut signé le jour de la Née des onze mille vierges, 11 octobre 1285, et reprit le nom de Ligue Gode, de la Née ou de Dieu, Cœur Sol. Chaque nouvel évêque devait en jurer le maintien à perpétuité. Cette ligue comprenait encore sept autres juridictions de Coire, des cinq villages de Domench, d'Obervaux, d'Oberhalbstein, de Stalla et de Rogen, de la haute et basse Engadine, de Pouchave et de Mundenthal.

Dans le même but de défense mutuelle et pour se mettre en mesure de résister aux prétensions et aux attaques de l'évêque de Coire, les seigneurs de la haute Rhodan ne tardèrent pas à recourir au même moyen. Jean Zeman, abbé de Disentis, Ulrich de Rhodane, Albert de Sax, joints à leurs parents et vassaux, signèrent à leur tour, en 1400, avec leurs voisins de Glaris, une autre alliance qui devait durer autant que leurs montagnes et leurs vallées.

Ces deux traités avaient laissé intacts les droits des seigneurs qui continuaient à abuser de leur puissance et à opprimer leurs vassaux. Pour mettre un terme à leurs abus, sans recourir à la violence, plusieurs habitants des communes et des montagnes consentirent à former une association sacrée pour travailler ensemble au grand œuvre de l'émancipation. Le lien de leur réunion était une serfè sacrée entre Rhodane et Glaris, près du village de Trema; il se déroulait les intérêts de la patrie, et leurs résolutions étaient exécutées incessamment par les hommes les plus honorables et les plus influents du pays. Bientôt une députation vint demander aux seigneurs justice et s'adressa à eux pour tout. L'abbé de Disentis, Pierre de Pestenberg, homme pieux et vertueux,

et ses trois frères Jean, Henri et Ulrich Brun, baron de Hohenstein, furent les premiers à accueillir favorablement leur requête; à eux vint se joindre ensuite le vicaire comte Ugo de Wardenberg-Hellingsberg, et l'opulent comte Jean de Ser, le même qui, en 1403, avait pris parti pour le duc de Milan, Philippe-Marie Visconti, contre les Suisses, dans la guerre de Bellinzona.

Au mois de mars 1433, le fameux article de Treus reçoit ainsi une ombre sacrée, outre les seigneurs dignes, d'autres nobles et des vassaux, qu'à leur costume on reconnaissait pour de paysans de Diessen, de Sellen, de Tress et d'Ulrichen, des bourgeois d'Irren, des hommes libres d'Adler Grub et des lacs de Flins, des habitants des vallées de Lognais, de Vais, de Flins, enfin pour ceux de Treus, de Tamm, de Schann, de Tschapin, de Thagis et de Heizenberg. La main dans la main, comme les trois Suisses au Gruth du ducal un serment qui fut le premier lien de la justice et de la liberté et qui, mettant un terme à la cupidité et à l'oppression des barons, assurait à chacun la pleine jouissance de ses droits et de ses franchises. Avant d'entrer dans le village de Treus, on vit encore la chapelle Sainte-Anne élevée en mémoire de ce serment.

Renouvelé tous les dix ans, et, en dernier lieu, en 1778, cette confédération des peuples lillois et germaniques fut appelée Ober-Bund (Haut ligue) ou Grœuer-Bund (Ligue grise), son empiètement probablement à la couleur des vêtements de ceux qui s'étaient réunis à Treus.

Outre les communes comprises dans les deux ligues dont nous venons de parler, le Rhélan comprenait encore plusieurs territoires soumis au riche comte de Toggenburg. A l'occasion de guerres dissensions avec les ducs d'Autriche et avec quelques autres de ses puissants voisins, ce seigneur avait aussi cherché un appui dans l'élément populaire, et d'abord, en 1438, avec la vallée d'Engadine, gouvernée alors par le landamann Conrad Platt de Coire. Quand, le 30 avril 1450, le comte mourut sans enfants, on craignit que sa succession ne fût l'occasion de quelque guerre. Pour prévenir ce malheur, s'assemblèrent alors les nobles des districts, des

lelle, des villages compris entre les monts Spiez et Lucerne, la Rhodéon et la Fiesoue, et ils réussirent de former une ligne à l'est de la Ligne d'Adel et de la ligne prior, et cette troisième ligne, par le vendredi qui suivit le jour de l'Ascension de la même année 1436, prit le nom de ligne des Berg-refugians. Celle-ci se réunira avec Schwyz et Glaris et n'eut pas de peine à compléter de la faible opposition d'Elserloch de Melach, venue du comté de Toggenburg.

En 1438, les trois lignes de la Rhodie se réunirent sous la dénomination commune de Grondweden, et, en 1663, formèrent enfin un des cantons de la Suisse, le plus grand de tous, puisqu'il ne comprend pas moins de 308 lices superficielles.

Nous ne suivrons pas maintenant M. Damiano Maestri dans la dernière partie de son long mémoire consacré à la description et à la statistique de la Rhodie moderne, le canton des Grondweden; mais nous avons une ligne épineuse à analyser avec détail ses pages historiques peu connues, qui pourtant nous racontent une des plus longues et des plus continues luttes de l'histoire de la liberté contre l'oppression féodale. Cette analyse a été pour nous un travail plein d'intérêt, tant pour les faits eux-mêmes, que pour le maître dont ils sont présentés en excellent Italien; M. Damiano Maestri n'est pas seulement un historien, c'est aussi un littérateur distingué que notre société a droit d'être fière de compter dans ses rangs.

EDMOND BARRON,

Membre de la 4^e classe.

M. DELOS (Prosper-Denis-Hippolyte-Eugène), éditeur archéologue, littérateur et artiste, naquit le 25 octobre 1815 à Paris, en il jouit de la plus grande renommée. Parmi ses nombreuses productions on devra spécialement se dire signaler les deux ouvrages : — *Monuments de tous les peuples*, deux vol. gr. in-8, illustrés avec 200 pl. sur bois dessinés par l'auteur. Cet ouvrage, dit la *Revue géographique générale* publiée par MM. Fournet Edouard.

résumé de l'histoire de l'archéologie chez tous les peuples du monde, a obtenu deux éditions françaises, et a été traduit en allemand, en italien, en espagnol et en russe. — *Pompeii déterrée et dessinée* également par l'auteur, suivie d'une notice sur *Miraflores*, ouvrage, à tout d'abord remarquable, dont on a fait maintenant édition. — M. Berles, actuel président de l'Institut historique de France, est membre de la Société impériale des antiquaires à Paris et de plusieurs autres corps savants d'Europe, dont de la Légion d'honneur, du Saverre, du Grand-Olympe, des SS. Maximes et Latines, etc.

16th



2

511
12⁶/₂



